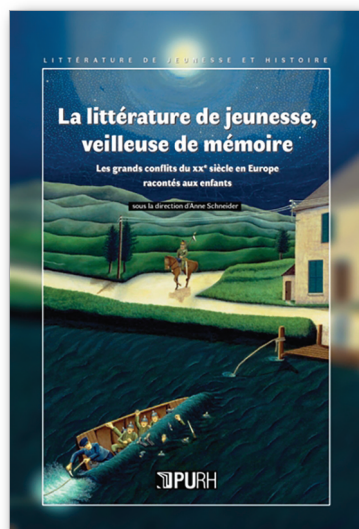




PRESSES UNIVERSITAIRES DE ROUEN
2020

LITTÉRATURE DE JEUNESSE ET
D'HISTOIRE

Sous la direction d'Anne Schneider

**La littérature de jeunesse,
veilleuse de mémoire : Les grands
conflits du XX^e siècle en Europe
racontés aux enfants**

ISBN 979-10-240-1289-6

280 pages

21 €

LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE, VEILLEUSE DE MÉMOIRE

Les guerres et les conflits du XX^e siècle sont présents dans la littérature de jeunesse.

C'est ce que montre le dernier ouvrage dirigé par Anne Schneider. Si la Seconde Guerre mondiale est la plus représentée, les autres conflits ou révolutions sont également présents. La construction de l'Union européenne, la décolonisation et la libération des peuples des oppressions de toutes natures, au moment où les témoins des conflits disparaissent, invitent les auteurs à écrire une histoire où la nécessité du souvenir et de la commémoration s'impose. L'ensemble des articles, qui s'appuie sur un corpus important d'œuvres (pas toujours traduites en français) et sur une solide bibliographie critique, donne une image précise de la prise en compte de l'évolution du regard historique sur les conflits racontés aux enfants et aux jeunes. Ils expriment la nécessité d'une transmission intergénérationnelle.

Quelle mémoire de la Seconde Guerre mondiale ?

Isabelle Lebrat montre comment, dans *Flon-Flon & Musette* (1993), à partir d'une histoire d'amitié entre deux lapins séparés par la guerre, Elzbieta évoque de manière sensible les thèmes qui ponctuent l'histoire de la guerre : la mobilisation, les lignes de front, la résistance, la paix, la vie des enfants. Empêchés de se voir, les deux amis cherchent la guerre pour qu'elle rétablisse la vie d'avant. On notera une belle analyse de la représentation iconique de la guerre (p. 19 de l'album) en référence au Douanier Rousseau et à Dürer.

Pour Anne Schneider, *Les Trois secrets d'Alexandra* (2003-2004) se lisent comme une fable philosophique. Les concepteurs de l'ouvrage : Didier Daeninckx, Pef et l'éditeur Alain Serres donnent au triptyque « un statut de

construction mémorielle » entre fiction et documentaire (p.40). L'analyse souligne la force des images représentant des corps désarticulés vêtus de simples pyjamas, opposés aux bourreaux alignés et armés dont la verticalité accentue l'horreur de la scène et renforce l'indicible de la mort.

Les pierres sont comme les mots, écrit Lorenzo Cantatore, dans un article stimulant sur la place des maisons dans la transmission historique. Le chercheur prend l'exemple de l'album *Casa del tempo* de Roberto Piumini, illustré par Roberto Innocenti (paru sous le titre *La Maison*, Gallimard, 2010), pour montrer comment l'histoire d'une maison peut présenter l'histoire italienne du XX^e siècle. « Écrire et lire l'espace de la maison revient à entrer en contact [...] avec une stratification de documents humains » (p. 51). La maison incarne un témoin exceptionnel, celui qui a tout vu.

Prenant appui sur l'ouvrage de Serge Martin sur le racontage, la Coréenne Sun Noyo Kim montre comment la relation entre histoire et mémoire se lit dans les albums de Tomi Ungerer au travers d'anecdotes réelles qui proviennent du grand nombre de documents de son enfance qu'il a gardés. Ces documents lui permettent de dire l'histoire au plus près de ce qu'il a vécu quand il avait neuf ans, en 1940.

Des romans pour une mémoire complexe de la Seconde Guerre mondiale

Pour Rose-May Pham Dinh, la fonction de ces romans est de perpétuer le souvenir et le dépasser. La fiction vise l'instruction des lecteurs. Elle cherche aussi à faire s'interroger sur les valeurs de ceux qui ont été acteurs de la période et sur lesquelles se fonde notre démocratie. Ce faisant, ces récits permettent une approche de la citoyenneté pour le monde d'aujourd'hui.

L'article d'Aine McGillicuddy est consacré à *Faraway Home*, un ouvrage publié en 1999 en Irlande qui figure parmi les lectures scolaires pour les 10-15 ans. Il met en scène de jeunes juifs qui ont été concernés en

1938-1939 par le « Kindertransport », une initiative de l'Angleterre pour sauver de la mort 10 000 enfants en provenance d'Allemagne, d'Autriche, de Tchécoslovaquie et de Danzig. Une trentaine de ces exilés a travaillé dans « la ferme Millisle » à 30 km de Dublin, dans un pays qui a adopté la neutralité pendant le conflit. De cette tragédie naît un récit sensible et finalement optimiste où résonnent des voix enfantines, même si ces voix sont souvent fictives.

Aleksandra Komandera souligne les réussites et les faiblesses de plusieurs récits polonais centrés sur des faits et souvenirs réels. Les auteurs font le pari de montrer la guerre par la vie quotidienne : disparitions, pénuries, séparation stricte d'avec les Juifs du ghetto, camp de travail... Toutefois, les implicites historiques, notamment relatifs à la Russie, nécessitent une double lecture. Le jeune lecteur ne peut tout comprendre sans l'aide d'un lecteur adulte pour expliciter des allusions nécessaires à la restitution de la complexité de l'Histoire.

Selon Milena Šubrtová, la conception de la mémoire de la guerre dans la littérature tchèque évolue en fonction de l'alternance des autorités politiques. Ainsi, les années 1950 sont marquées par la propagande communiste ; les années 1960 sont plus libres ; les années 1970-1989 produisent une littérature de nouveau contrôlée par l'État. Depuis 1989, la représentation de la guerre est plus historique et les points de vue enfantins sont présents.

Johanna Tydecks montre que, si les documentaires sur la Shoah sont nombreux en Allemagne, il n'existe « pratiquement aucun film à destination de la jeunesse disponible sur le sujet » (p. 137). Elle indique également qu'il a fallu attendre les années 1980 pour que le thème du nazisme soit présent dans la littérature de jeunesse allemande. Écrits à partir des récits autobiographiques des témoins de l'époque, les récits sont centrés sur le point de vue des victimes (exil, fuite,

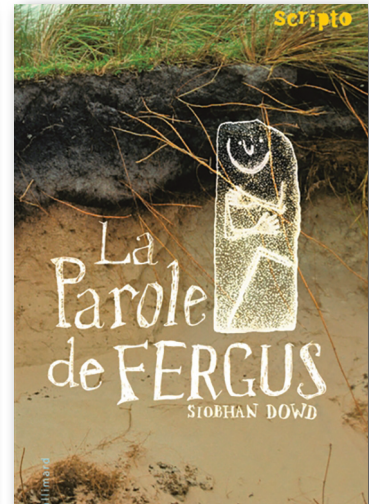
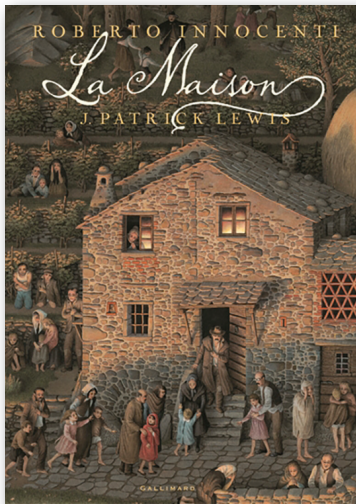


↑
Elzbieta : Flon-Flon & Musette,
L'Ecole des loisirs-Pastel, 1993.
(p. 19).

résistance...), sans que les coupables allemands soient nécessairement désignés. L'aspect documentaire de ces fictions est prégnant, afin de donner matière à une réflexion antifasciste.

Dervila Cooke analyse deux récits de Patrick Modiano qui appartiennent à la *crossover literature*. Le premier, *Remise de peine* (1988) est un récit en partie autobiographique dans lequel l'écrivain semble vouloir combler les blancs de la vie de son père, Albert

Modiano, pendant la guerre. Le second *Dieu prend-il soin des bœufs ?* (2003) renvoie directement à la Shoah. Les illustrations de Gérard Garouste font de cet ouvrage un livre d'art qui s'adresse de fait aux adultes, même si l'auteur souhaitait englober le lectorat enfantin. De même, dans *Remise de peine*, on assiste à la scène du rangement des affaires pillées. Mais pour comprendre qu'il s'agit des jouets des petits déportés, une médiation adulte est nécessaire.



Les guerres civiles

Au travers d'ouvrages portugais sur la Révolution des œillets (25 avril 1974) non traduits en français qui ont été écrits par des auteurs reconnus en littérature pour adultes, Claudia Sousa Pereira montre que la célébration de cette révolution porte essentiellement sur l'avènement de la liberté. Pour l'inscrire dans la mémoire collective, les auteurs ont recours à la forme de la litanie, les «*rimances*» de la tradition hispanique.

Pour Ângela Balça et Maria da Natividade Pires, la Révolution a mis en lumière la Première République (1910-1926), considérée comme une période de chaos par la dictature. Plusieurs perspectives se croisent dans les récits au travers des vies privées des personnages tantôt sympathisants de la Monarchie, tantôt Républicains. Souvent leur amitié dessine la possibilité de surmonter les conflits.

Que représente la guerre civile espagnole (1936-1939) pour un adolescent français ou espagnol d'aujourd'hui ? Selon Esther Laso y León, il a fallu attendre les années 1990 pour que cette guerre figure dans la littérature de jeunesse. L'analyse s'attarde sur *Toro ! Toro !* de Mickael Morpurgo (2001). Ce récit reprend les éléments les plus forts de la mémoire collective espagnole : l'utilisation des bruits des bombardements et des

mitraillettes pour terroriser les populations civiles. À noter que ce livre n'est toujours pas traduit en Espagne.

Marianna Missiou et Diamanti Anagnostopoulou s'interrogent sur la manière d'aborder la dictature des colonels (21 avril 1967-23 juillet 1974) dans le roman adolescent grec. Cette période a été vécue par les auteurs des ouvrages qui entremêlent trois voix dans les récits : celle du vécu du héros enfant, celle de leur propre vécu et la voix historique. Plus documentaire, cette voix est présente dans les notes et les paratextes. Dans les récits, la population se partage entre les «*nous*», c'est-à-dire les opposants aux colonels et les «*autres* ». Ces auteurs veulent que les enfants lecteurs prennent parti pour garder la mémoire et ne jamais recommencer.

Spécialiste de la représentation de l'Afrique dans les romans pour la jeunesse, Élodie Malanda interroge la mise en mémoire du génocide des Tutsis dans quelques ouvrages français ou allemands. Les récits s'appuient sur le cliché des bons sentiments et sur les discours médiatiques ou humanitaires. Or, pour exprimer la réalité, il faudrait que les récits expliquent la part jouée par le colonisateur français ou allemand dans ce conflit qui n'est pas ethnique comme on le décrit souvent. Ce faisant, ces faits s'inscriraient non

seulement dans la mémoire d'un pays mais dans la mémoire de l'humanité.

Yannick Bellenger-Morvan analyse le roman *La Parole de Fergus* dont le caractère exceptionnel a été souligné lors de sa parution en 2009¹. Fergus a 18 ans ; il doit faire des choix d'avenir dans le contexte des troubles politiques qui agitent l'Irlande du Nord. En raison de son appartenance à l'IRA, son frère a été emprisonné et ses jours sont comptés. Fergus essaie de le sauver. Née à Londres, l'auteure Siobahn Dowd n'a jamais été un témoin direct du conflit, ce qui lui a permis «*de prendre ses distances avec une histoire irlandaise naturalisée et mythifiée*» (p. 248).

Pour conclure, on peut dire que l'intérêt de l'ouvrage est de montrer qu'une écriture de la barbarie et de l'indicible est possible. Sous des formes sensibles et poétisées, servie par une iconographie forte, la mise en scène d'enfants victimes, de témoins muets, d'acteurs volontaires et involontaires, cherche finalement à «*traumatiser les enfants*» selon la recommandation de Tomi Ungerer (*Télérama*, 24 mai 2008). Car c'est à ce prix que le lecteur pourra à son tour devenir passeur de mémoire.

Christa Delahaye

1. RLPE, n° 246, avril 2009, p. 33.